

Thibaud Métral

Un Hiver

Chapitre 1

– Le soleil se couche, prévient mon père, les enfants rentrent !

Je ne peux m’empêcher de sourire. Je ne suis officiellement plus un enfant depuis deux jours, alors je peux profiter de rester dehors. Non que je ne le faisais pas avant, mais je peux maintenant rester avec les adultes et chercher encore de la nourriture. Deux semaines que nous faisons des réserves tous les jours, l’hiver arrive. Hier, nous avons eu la première neige de l’année, si l’on ne compte pas celle qui est tombée plus haut, et c’était magnifique: des flocons de toutes tailles qui virevoltaient dans le ciel jusque sur le bout de mon museau. Et des toboggans dans la neige pour glisser, toujours plus vite, toujours plus loin. Alors aujourd’hui, les récoltes étaient maigres. Trouver de la nourriture ici, sous la neige, c’est sans espoir. Enfin ça, c’est ce que dit mon père, parce que pour moi, il y a toujours de l’espoir. Surtout de nuit, quand ce n’est qu’à l’odorat que l’on cherche.

Les enfants obéissent, certains en faisant la moue. Mon petit frère tente de convaincre mon père qu’il est assez grand, que son odorat est bon et qu’il n’y a aucun danger pour lui, mais le hululement d’une chouette le fait déguerpis, la queue entre les pattes. Quel trouillard celui-là ! Il n’est pas près de faire la recherche de nuit. Mon père rassemble ceux qui restent, une dizaine de museaux qui se pointent, à l’écoute des instructions habituelles qui se répètent et

m'ennuient déjà. Les poils blancs semblent encore attentifs, comme s'ils avaient tout oublié d'une fois à l'autre. Les dernières recommandations concernent la neige, car elle est tombée plus bas et que cela fait une deuxième couche sur la première et qu'on ne sait jamais et qu'il faut faire attention etc. etc. etc.

Je relève la tête, ils ne sont plus là. J'ai raté le départ. Ça m'apprendra à ne pas écouter les discours. Je me dépêche vers la forêt, où j'avais plus tôt suivi la piste d'un morceau de jambon qui devait avoir été abandonné là par un touriste. Dans le sous-bois, je suis frappé par l'absence de lièvre ou de bouquetin. Peut-être restent-ils dans leur coin à cause de la neige qui a percé au travers des branches pour constituer une couche déjà considérable pour une seule journée. Je les comprends, je frissonne déjà. Pas que je sois particulièrement frileux, mais mon estomac vide me fait sentir que la nourriture va m'être bientôt nécessaire. Je suis les contours d'arbres gigantesques, de plantes sans feuilles et de souches mortes, avançant pas à pas vers la direction prise quand je pouvais encore y voir quelque chose.

Un couinement me fait sauter en arrière.

– Qui... qui est là ? demandé-je, avec une moins d'assurance que je ne l'espérais.

– C'est moi, idiot, c'est ma zone ! Qu'est-ce que tu fous ici ? me répond la voix de ma grande sœur. Tu n'as encore rien écouté, j'imagine !

C'est vrai. Mais c'est embêtant quand même s'il y a des zones attribuées. Et mon bout de jambon alors ? Je la distingue, maintenant qu'elle s'est mise face à moi, et je m'excuse à cette forme qui aura certainement de la chance dans ses trouvailles, alors que moi je me retrouve toujours à de mauvais endroits et que je n'ai jamais rien. Elle pouffe.

– Pour une fois que c'est un jeune qui a la montagne, ne te plains pas ! Tu auras droit au banc Quet.

Étonné mais ravi, je repars aussitôt sur mes traces, en sprint. LE banc. Mon père racontait qu'il y allait toujours quand il était jeune, mais depuis que ma tante avait été assassinée là-bas, c'était un lieu à n'approcher que de nuit, lorsque la place était vide. C'est un banc autour duquel il y a chaque jour ou presque de la nourriture pendant l'hiver. Tant de promeneurs s'y arrêtent que des restes de sandwiches, des tronçons de pomme et des biscuits en tout genre pavent les alentours, ce qui nous a amenés, ma sœur et moi, à le renommer le banquet, puis le banc Quet, parce qu'il est si riche en trouvailles qu'il mérite un vrai nom.

Je croise l'endroit où mon père a parlé plus tôt, m'arrêtant une minute le temps de souffler et d'observer la lune. Malgré la neige qui était tombée sans arrêt pendant une journée, l'ensemble de la couverture nuageuse a disparu aujourd'hui, et l'on voit un nombre d'étoiles incalculable. La lune est encore basse, j'ai le temps.

Reparti en courant, je gravis les sentiers qui montent jusqu'au banc. Je croise même des traces de skis pendant un moment, ce qui est plutôt rare ici, les skieurs ne s'y aventurent pas en général. Je continue ma course jusqu'à un espace ouvert, qui donne apparemment, de jour, une vue magnifique sur la vallée. Là, on ne voit rien. C'est nettement moins joli. Par contre, des centaines d'odeurs me saluent, ce qui n'était pas arrivé depuis l'été et fait gargouiller mon estomac. Le banc est là. J'y suis en trois bonds et je saute dessus. Ou plutôt j'essaie, car je me plante la tête la première dans la neige, comme une fléchette. Je l'avais oubliée celle-là, c'est perturbant de ne presque rien voir. Je pense aux taupes qui doivent vivre de cette manière en permanence et je compatis.

Après m'être secoué le museau, je me décide à faire des cercles autour du banc pour trouver quelques aliments à me mettre sous la dent. Je tombe d'abord sur un biscuit. Littéralement, car je n'avais pas pensé qu'il puisse y avoir un vide entre la neige déposée sur le banc et la neige couchée sur la terre. Le biscuit se casse en miettes, mais il n'en est pas moins délicieux. Juste une petite douleur à la patte qui me ralentit dans mes allers-retours pour amener les quantités de nourriture au point de rendez-vous. Je fatigue aussi plus rapidement, et je m'arrête pour faire une petite pause avant le dernier voyage, la lune est haute. Je me couche un moment pour souffler, la tête sur le sol.

Soudain, mes dents claquent, durement. Quelque chose a dû bouger. Je relève la tête, me demandant ce qui a bien pu se passer. Le vent frais vient me caresser une oreille, alors que le calme règne dans la nuit. La montagne dort, sereinement, tandis que s'affaire ma famille pour pouvoir survivre. Je repose ma tête, soupirant de fatigue. Puis arrive une secousse. Un réel tremblement de terre, qui me lève sur mes pattes en une fraction de seconde. Je tourne mon regard vers la montagne, vers le sommet si calme l'instant précédent, juste à temps pour voir une masse me foncer dessus. J'ai à peine le temps de me jeter sous le banc, puis plus rien.

Chapitre 2

J'essaie d'ouvrir un œil, puis abandonne. Ma tête me fait mal, j'ai l'impression d'avoir été assommé par un arbre. Je sens mes membres l'un après l'autre et ne me permets un petit soupir que lorsque je peux garantir n'avoir rien de cassé. De petites douleurs, mais rien de grave. Je relance ma tentative pour l'œil, qui cette fois m'obéit. Mais je ne vois rien. Je me tortille un peu, essaie de me dégager, car il me semble que je suis tout simplement trop proche de la paroi devant moi. C'est alors qu'arrive le froid. D'un coup, violemment, je ressens l'emprise du froid sur mon corps entier, la douleur de ses morsures et la chaleur qui me quitte. J'aurais pu ne pas me réveiller.

Immédiatement, mon instinct me rappelle de bouger, même s'il faut user de ses dernières forces, tenter de tout faire pour s'en sortir et ne pas s'abandonner à la glace. J'arrive lentement à faire un tour sur moi-même, puis je tente d'agrandir un peu cet espace, mais tout est trop dur autour de moi. Je donne un coup de langue sur la paroi. C'est bien de la neige. De la neige tassée si fort que je ne peux qu'avec grand peine creuser dedans, et cela me coûte toute mon énergie. Je réalise petit à petit ce qui m'est arrivé. Une plaque de neige a dû glisser et ensevelir le banc. Mais y a-t-il de l'air ? La neige n'a pas pu tout bloquer. Je me fraie avec panique un chemin vers la surface, chemin qui se dessine à grand peine et avec

une lenteur horriante. Je me vois obligé de faire des pauses pour pouvoir, après mes plus grands efforts, atteindre une poche d'air. Aah, prendre une réelle inspiration me redonne des idées claires, comme le fait que creuser plus haut ne sera pas possible. Je fais le tour de cette poche en réfléchissant.

Les recommandations de mon père me reviennent en tête, mais qu'aurais-je pu faire quand la neige atteint une vitesse pareille ? Mon père. J'essaie de visualiser ma famille au chaud et en sécurité pour me sentir rassuré. Et s'il leur était arrivé quelque chose aussi ? Non, oublie, sors déjà de là. Mon dialogue avec moi-même me ramène à la raison. Je tente de crier quelques fois :

– Eooooh !... Quelqu'un m'entend ?... Eeeeeooooooh...

Ma voix meurt de ne déjà pas y croire. Personne ne m'entend ici à part moi-même, et même dans le cas extrême où l'on m'entendrait, personne ne pourrait me sortir de là. J'essaie de savoir comment m'évader de cette prison glacée. La terre ! Même si elle doit être aussi dure que la glace, elle a l'avantage d'être moins froide et me permettra peut-être de ne pas geler ici. Avant cela, encore me faut-il survivre au niveau nutritif. Je ne tiendrai pas trois jours dans cet hiver obscur, et à l'idée de finir comme un glaçon qui ne m'enchantait guère s'ajoute l'idée d'avoir le ventre si vide que l'on en meurt, ce qui est encore pire. Mais comment trouver de la nourriture alors qu'avancer d'un centimètre me prend tant de temps. Temps dont je commence déjà à perdre la notion ; le soleil m'était d'une grande aide.

Soudain, c'est un éclair de génie qui me traverse l'esprit. Le banc ! J'ai beau avoir amené beaucoup de nourriture vers la maison, il restait de petits morceaux éparsillés que mon ventre envie. Étant plus ou moins dessous, je ne dois pas être

très loin de cette nourriture, mais comment la trouver ? Comment, dans un endroit sans odeur, à l'atmosphère pesante, au froid tout puissant et à la noirceur écrasante, pourrais-je deviner où chercher ? Le génie me semble maintenant bien idiot et je me couche un instant, hésitant entre la rageuse envie de vivre et l'éclatante impossibilité de ne savoir que faire.

J'ouvre les yeux, grelottant. J'ai dû dormir quelques instants, mes muscles sont engourdis. Allez, avance ! Je creuse droit devant moi, toujours à l'aveugle, toujours dans le froid, toujours sans la moindre notion du temps ni de la direction que j'ai prise. Après avoir créé un petit morceau de tunnel, je m'arrête. Il pourrait y avoir quelque chose à me mettre sous la dent à dix centimètres que je ne le sentirais même pas. Et si la nourriture était de l'autre côté ? J'étais déjà sous le banc, et si j'étais entrain de m'en éloigner ? Je fais demi-tour.

Le froid et mon estomac s'accordent pour que mon retour dure presque aussi longtemps que le fait de creuser. J'essaie la paroi opposée, encore une fois droit devant moi, par manque de repères. Une minute, deux minutes, dix minutes, rien de nouveau. Je ne sens plus mon corps, mes oreilles pourraient se casser chaque fois qu'elles touchent un bord du tunnel. Il me semble que cette poche d'air se vide également, je commence à avoir de la peine à respirer. Plus loin dansent des ombres, des lumières, des formes. Je commence à halluciner. Je vois ma famille qui court dans la forêt, je vois les étoiles, immobiles, qui m'observent, je vois le banc, je vois des prés, je vois la pluie et le soleil, que je peux presque sentir sur ma peau. Peut-être que je suis bien ici après tout. Peut-être que la vie en a décidé ainsi et que je n'y peux rien. Soudain apparaît mon père. Devant moi, droit, fier, comme s'il était réellement là. Sa voix raisonne dans ma tête. « S'il n'est qu'une

chose qui appartient à chacun d'entre nous, qui nous lie et nous différencie, qui peut à elle seule donner la vie, c'est l'espoir. Ne le perdez jamais. »

Mon père. Toujours si brave. Un éclair traverse mon corps, comme un dernier éclat de chaleur, d'énergie. Je me redresse, me retourne et vais au centre de ces petits tunnels. Je vois toujours des étoiles et la forêt, mais un petit bout de moi s'est suffisamment réveillé pour avancer, pour prendre une nouvelle direction et creuser. Je progresse avec l'espoir qu'il me reste de trouver quelque chose, n'importe quoi. Mes hallucinations reviennent parfois pour me montrer un morceau de pomme, un paquet de biscuits, une barre chocolatée. Mais je n'en sens aucune et elles disparaissent toutes l'une après l'autre. Sauf une. Une barre de céréales ouverte, à moitié entamée, que je ne peux voir mais que j'imagine, et qui garde son odeur. Moins d'une minute plus tard, je la sens contre mon museau. Je la sors de son emplacement, ce qui me montre toute une cavité en dessous. L'apport soudain de nouvel oxygène me fait tourner la tête, mais les effets se dissipent et je me retrouve à grignoter cette barre de céréales à une vitesse qui aurait été bien critiquée par les poils blancs et leur notion de partage équitable qui nécessite de la patience devant la nourriture. Dès que j'ai fini ce repas de survie, j'attrape l'emballage et saute dans le trou d'où est venu mon nouvel air.

C'est un grand espace, je prends un bon moment à en faire le tour. Il touche un pied du banc, alors le plafond de cette grotte doit être le banc en soi. Cela me soulage de ne plus avoir à penser que je vais suffoquer tout de suite, et mon ventre s'est calmé. Je retourne à l'entrée de cette cavité où j'ai laissé l'emballage en aluminium. Je l'ouvre au maximum et me couche dessus. Mes membres me

brûlent, ils se réchauffent, mais je vais avoir besoin d'une quantité de nourriture bien supérieure si je veux pouvoir viser la surface.

Chapitre 3

Creuser, creuser, creuser. C'est déjà devenu un réflexe et je ne pense presque à plus rien d'autre. J'ai créé quelques galeries autour de cet espace et j'ai eu la chance de tomber sur un peu plus de nourriture et de déchets, entre plastique et aluminium. Heureusement pas de bout de verre, mon cousin s'était ouvert la joue avec une de ces saletés et personne n'avait pu le sauver. J'utilise ces premiers pour me faire un espace pour dormir ou me reposer qui, s'il n'est pas chaud, est cependant moins froid.

Cette neige glacée que je fais fondre et qui me fige les membres ruisselle entre les fissures ou se reforme contre d'autres parois. Je m'habitue petit à petit à l'espace que je peux occuper et je réutilise l'organisation de mes souvenirs pour cette nouvelle — et peut-être dernière — maison. Une pièce pour la nourriture, une pièce pour dormir, qui ressemble d'ailleurs à un énorme emballage constitué de plus petits emballages dans lequel je me glisse, et des galeries pour chercher encore, de la terre, de la nourriture, de l'air, la surface.

Je m'arrête dans une de ces galeries. Tout me fait penser à la maison maintenant. Il y avait moins de neige, pourtant. Voire pas du tout. Il y avait de la terre, des herbes, des racines. Il y avait une odeur de sous-bois aussi, celle qui nous rappelait que nous étions sous les arbres, et qu'ils nous protégeaient. Je revois encore mon

père, ses théories sur les orages, lorsque nous avions discuté de la peur. Il nous expliquait que les arbres pouvaient prendre les éclairs et les envoyer dans ses racines, mais que nous n'étions pas en danger parce que la terre ne laissait pas les éclairs passer. Il nous montrait également comment les arbres étaient un abri contre la pluie, et qu'ils absorbaient l'eau du sol pour eux-mêmes, nous n'avions alors pas d'eau qui pouvait détruire notre maison. Dire qu'ils nous donnaient de quoi respirer aussi ! J'aurais tant aimé en avoir un ici.

J'utilise constamment de l'air et je n'en trouve pas assez pour me permettre de ne plus y penser. Je reprends mon pas dans le couloir descendant devant moi et continue à creuser. Un morceau par-ci, un autre par-là, je gagne quelques centimètres. C'était la technique d'un poil blanc pour arracher des morceaux de terre un peu dure: un coup de dent pour ouvrir le mur puis on le dégage derrière soi en laissant les autres s'en débarrasser. Je n'ai personne d'autre. Mon avantage est qu'une partie disparaît dans des fentes à mes pieds, mais c'est tout de même un coup pour le moral. Seul. Complètement.

Tiens ! De la terre ! Perdu dans mes pensées, je ne l'avais pas vue du tout. C'est finalement un coup de dent brutal qui m'a ramené à la réalité. Est-ce que je pourrai enfin sortir ? Est-ce possible que je m'y fasse un tunnel plus rapidement ? Les odeurs du sous-bois, de ma famille, de mon chez-moi m'emportent. Je me vois déjà sauter dans les bras de mon père, courir à en perdre haleine avec ma sœur, dormir en plein soleil en été. La réalité frappe à nouveau alors que je tente d'avancer dans cette terre. Impossible d'y aller, d'y entrer, de creuser le moindre millimètre dedans. Elle est trop dure. Trop dure et impossible à faire fondre. Elle ne donnera pas non plus de bulle d'air et ne fondera pas entre les fentes, il n'y a pas

de fente dans la terre. Même si je pouvais m'y creuser une galerie, ce serait du suicide.

Épuisé, frigorifié, déçu, je retourne vers la couchette pour y passer une heure ou deux avant de me remettre à chercher de l'oxygène. Au passage, j'attrape quelques miettes de chocolat dans ma réserve que je savoure en me couchant. L'énergie elle-même peine à me réchauffer, je vis dans un manoir de glace.

Chapitre 4

Il faut que j'y retourne. Mes articulations me font mal, ma tête me fait mal, je dois sortir. Je fonce vers cette impasse de galerie qui débouche sur la terre et je m'arrête une seconde. J'ai déjà préparé mon plan dans ma tête et il ne manque plus qu'à le mettre à exécution : creuser dans la neige en longeant cette terre glacée pour trouver le sens dans lequel elle descend. En perdant de l'altitude, il devrait y avoir de moins en moins de neige au-dessus. Jusqu'à l'air libre. En y réfléchissant encore, je me demande à quel point ce plan est réalisable. Mais je n'ai pas mieux.

C'est donc reparti. Les quelques miettes avalées doivent me rendre des forces mais je ne le ressens pas et je longe cette terre et ces cailloux, sans herbe, sans fissure, sans abri. Un pas, deux pas, dix pas et je me retrouve bien plus bas que prévu, je creuse à la verticale avec la terre pour mur, pour repère aussi. J'avance encore. Je compacte sur les bords la neige que j'extrais de mon chemin, remarquant soudain que je ne pourrai pas retourner en arrière avec cette pente trop raide ou trop glacée. Je me sens comme pris dans des sables mouvants, sans pouvoir en sortir, avec la possibilité de ne pas bouger ou de viser vers le bas tout en sachant qu'il n'y a peut-être pas d'issue, que mon but pourrait me pousser vers la mort.

La terre s'ameublit. Toujours froide, mais moins dure. Y aurait-il un passage, une fissure, quelque chose ? J'avance encore, toujours, la pente devient moins raide, je commence à me frayer un chemin autant dans la neige que la terre. Des lueurs d'espoirs, je n'en ai plus eu depuis un moment, mais mes émotions s'emballent alors que je vois un trou dans ce sol. Petit, minuscule même, mais y a-t-il une voie par là ? Je retourne la terre, je m'y fraie un passage du mieux que je peux, de l'air ! Un pas en avant et je me prends un projectile en plein visage. Aïe ! Je tente d'imaginer ce qui peut m'avoir percuté, puis je les entends. Je les sens aussi. Des fourmis.

Ce n'est pas que je déteste les fourmis, j'admire leur travail, leur dévotion, leur capacité à porter tant de fois leur poids qu'elles dépassent tous les records. J'avoue d'ailleurs que leur tunnel m'est bien pratique en ce moment car c'est un apport d'air frais qui me sauve, même s'il m'étourdit. Pourtant... pourtant il faut avouer d'autant que leur sens de l'accueil est loin d'être des plus chaleureux et que me retrouver entre elles et le sans issue d'où je viens, c'est tout sauf confortable. Mon père me racontait un soir comment s'était passée l'installation de notre maison, bien avant ma naissance. Le premier jour fut calme, sous un soleil doux, bercé par des chants d'oiseaux et des cigales enjouées. Ma mère, ma tante, quelques anciens et lui avaient travaillé dans la tranquillité et s'étaient installés sans souci. Les deuxième et troisième jours furent consacrés à l'aménagement et l'organisation. Il fallait avant tout une salle commune pour en discuter, avec de la nourriture en permanence – car chacun ou chacune peut avoir un petit creux – et un accès à une sortie de secours. Puis l'organisation du cercle des anciens pour partager leur expérience avec les jeunes en échange d'une part de

nourriture. Le quatrième jour n'eut rien à voir. La sortie de secours de la salle commune fut assaillie par une armée de fourmis qui avaient senti la nourriture et voulaient en voler. Deux jours et deux nuits de combat, presque sans sommeil, pour les éloigner et construire des douves les empêchant de revenir. Peine perdue, il a fallut finalement aller attaquer leur nid pour qu'elles déménagent et les laissent tranquilles.

Autant dire que je sens que les prochains instants vont être difficiles. Je suis à bout de forces, tout seul, et je vais devoir passer par là, c'est ma seule issue.

Le trou est bien sûr largement trop petit pour que je passe à travers, mais la terre y est plus meuble et je peux enfin creuser dedans. Il faut que je saisisse ma chance maintenant. J'avance donc avec détermination et me jette sur l'entrée, creusant frénétiquement pour faire peur à l'idiote qui m'a touché quelques secondes auparavant. Elle s'enfuit. J'imagine qu'elle va aller protéger sa reine et ameuter toute la fourmilière, mais peut m'importe. Je dois passer.

Moins d'une minute plus tard, un escadron complet de bestioles brunes arrive droit sur moi. Je dois réfléchir vite mais je n'ai aucune idée de ce que je peux faire maintenant. Leurs mandibules semblent prêtes à me réduire en bouillie, je bouche alors le chemin. En un coup, un morceau du toit de la galerie s'effondre. Je m'empresse de creuser vers le côté en remontant, sachant qu'il ne leur faudra pas très longtemps pour traverser ce tout petit obstacle. Je rebouche tout derrière moi, redescends plus loin, tourne à droite, continue à creuser, tourne à gauche, remonte, puis je m'arrête pour reprendre mon souffle. La terre est toujours assez meuble mais je ne suis plus dans une galerie, je dois toujours être proche du nid et il me faut y retourner pour avoir une chance de sortir. En avançant quelques pas, je

retrouve un filet d'air venant d'un petit espace vide. Et si je m'y arrêtais ? Je n'ai pas dormi depuis bien longtemps il me semble, et l'air et la terre ici sont bien plus chaud et chaude que la neige. Il y a une odeur qui me tente ici, une bouchée de noix posée dans un coin. Mais son odeur permet peut-être de masquer la mienne. Je me ménage un espace pour me coucher derrière la noix, et pouvoir profiter de l'air sans être vu ni senti.

Chapitre 5

Ouïe. La sensation de dégel dans mes membres me réveille. Et ma faim aussi. La noix n'a pas bougé, elle me fait de l'œil. Je ne me retiens pas et y donne un bon coup de dents. Quel bonheur ! J'oublie l'espace d'un instant l'endroit où je me trouve alors que mes papilles me font tourner la tête. Manger. Il faut absolument que je trouve à manger. La bonne nouvelle est que j'ai ma petite idée sur l'endroit où en acquérir. Par contre, mauvaise nouvelle : c'est un endroit bien gardé.

Je m'avance aussi discrètement que possible dans ces infinis couloirs. Je rampe, je creuse doucement les contours pour que mon corps puisse juste passer. Je suis repéré immédiatement. Il paraît que les fourmis sentent bien mieux les vibrations que nous. J'espérais que c'était une légende urbaine. Deux, puis quatre, puis bientôt trente fourmis m'entourent alors que j'arrive dans une salle plus grande qui, à l'odeur, doit être très proche de leur nourriture. Peut-être aussi plus proche de leur reine.

Mes membres ont dégelé, mon cerveau tente de tourner à plein régime avec les miettes d'énergie qu'il me reste. Autour de moi, un grand cercle s'est formé, attendant de voir quel mouvement j'oserai faire. Peut-être que si je m'éloigne, je ne recevrai que quelques projectiles, ou morsures. S'éloigner ? Alors que le manque de nourriture m'achève ? Pas question ! Pas si près du but ! Je crois que

mon cerveau s'emballe, des idées folles m'atteignent. Et si ça marchait ? J'attends. Une minute encore, sans mouvement. Quelques fourmis ont comblé les rares espaces qu'il restait encore dans cette pièce. Ironie du sort, je sens des fourmis dans mes pattes. J'attends.

Soudain, je sens que c'est le moment. Je perçois du mouvement derrière certaines des fourmis, je suis foutu si j'attends plus longtemps. Alors je crie. Je crie à m'arracher les cordes vocales. Je crie toutes ces larmes qui ne coulent plus, tout le froid qui ne m'aura pas, toute la peur qui disparaît. Je crie ma rage d'être enfermé, mon envie de sortir, ma volonté de vivre. En faisant cela, je me retourne, me secoue, tremble et fume de détermination. L'effet est immédiat, toutes les fourmis reculent. J'en profite en donnant un grand coup de queue à la ronde, en évitant de les toucher, simplement pour leur faire peur. Du même élan, je me jette dans la direction qui me semble être celle de la nourriture, creuse violemment la terre meuble et tombe sur des petits bouts de sandwich, que je boulotte sans attendre. J'avance encore un peu en avalant des miettes et des grains de sucre. Je m'arrête alors, n'ayant pas besoin de finir leurs réserves, juste de sortir et retrouver ma famille. Ma sœur. Mon père.

Je me retourne. Des yeux me regardent, mais ils n'ont plus envie d'attendre. Une fourmi me mord. Aïe ! Puis une deuxième, et une troisième. Ma patte ! Mon oreille ! La douleur est immédiate, violente. Je les bouscule, donne des coups dans le vide, puis j'en éjecte deux dans un couloir perpendiculaire. Je creuse vers l'avant, vers le haut, vers ce filet d'air qui change sans cesse de direction. Mais je le trouverai, je le sais maintenant, je sortirai. Je me prend des projectiles et me fais mordre encore quelques fois avant que la douleur ne devienne vraiment difficile à

supporter, alors j'attrape une fourmi par la patte pour la lancer sur les autres. Une hésitation court dans leurs rangs, certaines reculent. Je repars.

L'odeur du dehors me parvient. Dehors ! Enfin ? Une fourmi me barre la route, mais je sais que j'y suis presque. Je lui fonce dessus et la projette à plusieurs mètres en émergeant du haut du nid. De l'air, partout, et des odeurs, et des lumières, surtout, des lumières ! Je n'y vois plus rien, je cours dans tous les sens, ma tête éclate, mon corps gémit, mes sens jubilent. Puis je m'arrête. Devant moi, la petite fourmi qui me barrait la route, blessée. Un point noir dans la neige.

« Ne tue pas, ne blesse pas, aide les autres et ils t'aideront toi. »

Une phrase qui remonte loin. Qui remonte à mon enfance, ma petite enfance. Ce devait être un ancien qui me disait cela. Je n'y avais jamais repensé, jamais ne m'étais-je penché sur le sens de ces mots. Maintenant ils résonnent en moi, étrangement. Je m'approche de cette fourmi qui a une patte cassée et me regarde avec effroi. Elle recule, comme elle peut. Je m'approche encore et la prend à une patte, avec douceur. Petite fourmi brune. Ses mandibules tremblent, comme si elle hésitait à me croquer, en dernier recours. Quelques pas et je la ramène à l'entrée de son nid ravagé. Je la pose à terre, puis vois d'autres fourmis qui remontent et les douleurs dans mes membres me somment de partir. Je fuis.

Chapitre 6

Blanc, blanc, blanc, brun, blanc, blanc, blanc, brun. J'avance en petits bonds dans la neige depuis une éternité il me semble. Étais-je si loin de chez moi ? Où est mon chez-moi ? Je tourne à gauche, avance un peu, puis à droite, encore un peu. Les quelques troncs d'arbres que je croise ne me disent rien. Bruns, impassibles, inconnus. Les plus petits arbres, les cailloux et toutes les petites choses qui m'aideraient à me retrouver sont cachées sous la neige. Je les compte en passant, ne sachant pas par où aller. Blanc, blanc, blanc, brun. Brun, blanc, un arbre, une trace, une bosse, un creux. Une trace ?

À l'observer comme cela, la trace ressemble étonnamment à l'une des miennes, mais elle vient d'autre part. Elle arrive de plus haut et a fait demi-tour ici. Plus haut ! Je n'ai que pensé à descendre depuis le début, mais je ne connais pas bien l'environnement en dessous de chez moi. Et si j'étais trop bas ? Une vague me traverse le corps : un peu d'espoir. Je connais bien cette vague à force, et j'espère maintenant qu'elle ne s'écrasera pas sur une déception. Je remonte ces traces-là, le plus vite possible dans cette neige qui s'enfonce sous mon poids et me refroidit les os. J'entre dans un sous-bois. Les arbres me disent quelque chose. J'y étais avec ma sœur, il y a quelques soirs ! Je fonce vers chez-moi. Mes repères enfin retrouvés.

De gros tas de neige s'y amoncellent, avec une multitude de traces autour, il a fallu libérer la sortie. J'entends du remue-ménage.

– Virez-moi ces fourmis ! On ne va pas se faire piquer notre nourriture par ces saloperies quand même !

La voix de mon père. Des fourmis, ici ? J'entre en douce, ne me fais pas remarquer au milieu de ce branle-bas de combat. J'atteins discrètement notre nourriture, pique un morceau de pain puis ressorts aussitôt. Je slalome entre quelques arbres avant de trouver la ligne formée par l'arrivée de ces fourmis-là. J'y pose le morceau de pain. Les fourmis m'observent, ne bougent plus. Et je repars.

En retournant à la maison, j'entends des « elles repartent ! », et « victoire ! ». Je me pose alors devant l'entrée, tranquille. Je respire une dernière fois cet air frais, cette aventure qui se termine, ces instants de survie. Puis je crie. Un petit cri cette fois, juste pour être entendu de l'intérieur. Un museau pointe immédiatement. Ma sœur.

– Dis voir, l'idiot, tu te serais pas perdu ? me dit-elle, dans un sourire.

Puis elle me fonce dessus, en larmes, heureuse.

FIN